Document généré le 14 juil. 2025 21:35

Inter
Art actuel

Avant-propos

Michaël La Chance

Numéro 123, printemps 2016

Addictions : drogue, création, conscience augmentée

URI : https://id.erudit.org/iderudit/81816ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)
1923-2764 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

La Chance, M. (2016). Avant-propos. *Inter*, (123), 2–3.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

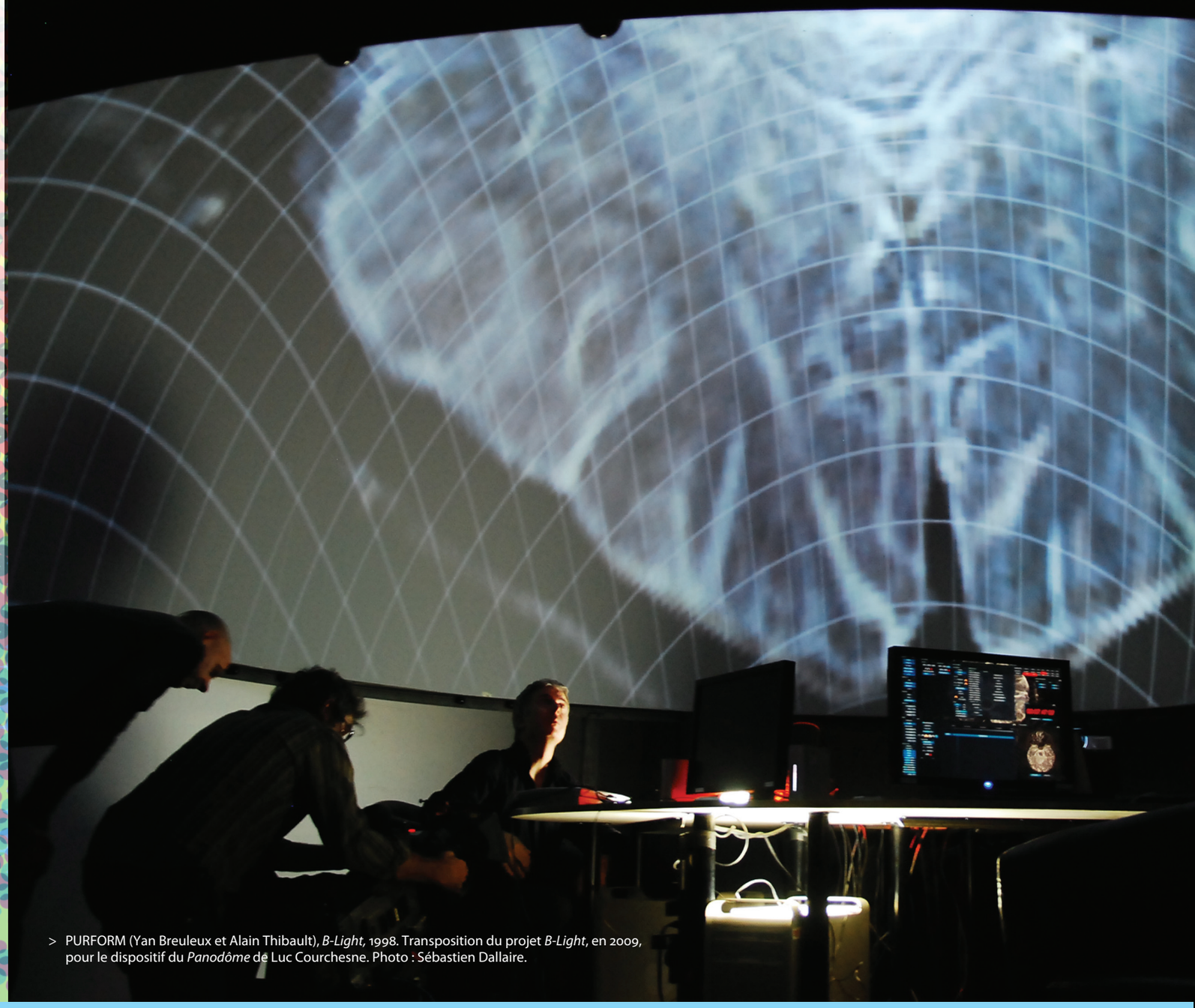
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

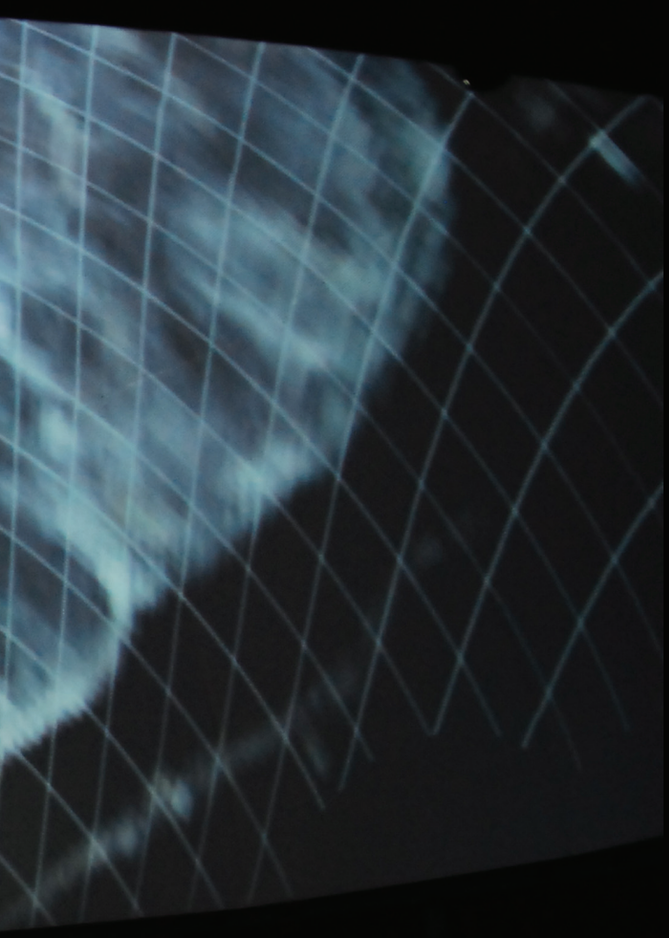
ADDICTIONS

DROGUE, CRÉATION, CONSCIENCE AUGMENTÉE

▶ MICHAËL LA CHANCE



> PURFORM (Yan Breuleux et Alain Thibault), *B-Light*, 1998. Transposition du projet *B-Light*, en 2009, pour le dispositif du *Panodôme* de Luc Courchesne. Photo : Sébastien Dallaire.



En 1966, alors que le LSD était encore légal, les artistes étaient préoccupés par l'exploration du potentiel cognitif, la conquête de la « liberté interne » (Timothy Leary). Ils n'hésitaient pas à avoir recours aux psychotropes pour parvenir à des états seconds et à une conscience modifiée. Ils s'intéressaient aux philosophies orientales et au chamanisme de la Sibérie et de l'Amérique du Sud, à l'ayahuasca et au peyotl, dans leur recherche de nouvelles formes d'existence. Ce dossier veut explorer, cinquante ans après, le rôle des prothèses chimiques dans l'art d'aujourd'hui, en quoi elles seraient supplantées par des « suppléments technologiques » (Derrida). Nous pouvons nous demander si, en 2016, les artistes sont encore préoccupés par les « portes de la perception », s'ils cherchent une conscience augmentée, sinon une humanité transformée (H+). Avons-nous encore besoin de raccourcis spirituels, d'accélérateurs psychiques, d'électrochocs culturels ?

Dans un premier temps, nous avons voulu souligner les liens entre la contre-culture et la cyberculture ; souligner le lien entre le psychédélique et les œuvres immersives en art numérique, quand l'art poursuit sa mission en tant que fournisseur d'extase conçue comme expérience esthétique calibrée par le neuroart de demain. Jacques Donguy revient sur le rôle des prothèses en art, Flore Muguet nous parle de l'évolution récente des festivals transformationnels et nous avons quelques exemples de manifestations cyberdéliques avec Morphine Machine (collectif Popcore) et les préoccupations du cosmoderne.

Dans un deuxième temps, nous avons voulu voir comment l'artiste utilise des suppléments comme modes d'exploration et de déstabilisation. Nous parlons de Fen•Ma Liuming sous l'emprise de somnifères. Mélissa Correia nous entretient de Francis Alÿs et de son narcotourisme. Ainsi, les suppléments sont devenus matériaux artistiques : endorphines, hormones, neuropeptides, greffes, etc. Antigone Moutchouris analyse le principe de l'ouverture des possibles par-delà les contraintes de la matière. Nous avons aussi deux témoignages très forts à présenter : André Stitt décrit son parcours au sein de l'addiction vers une redéfinition de la performance ; Domingo Cisneros nous offre une incantation du peyotl. Quelques œuvres spécifiques sont également présentées en exemples : Florence Andoka nous donne un compte rendu d'*Ice* d'Antoine d'Agata ; Joël Hubaut nous parle de gastro-performance. Certaines de ces œuvres témoignent de l'art comme symptôme, mais aussi comme dénonciation d'une société plongée dans la stupeur médiatique, le coma consumériste, la consommation d'antidépresseurs. Constat d'une « modernité narcotique » et d'un « capitalisme addictif », selon Avital Ronell dans *Crack Wars*.

Dans un troisième temps, nous avons voulu proposer des points de vue historiques, tels les manifestes de Serge Pey sur la poésie-transe et ses origines paléolithiques. Une étude synthétique d'Aymon de l'Estrange porte sur l'histoire de la psilocybine dans les arts et la littérature, avec des documents sur les expériences de Jean-Jacques Lebel et de Henri Michaux. Artur Tajber revient pour sa part sur les expérimentations de Witkacy dans les années trente.

En guise de conclusion, notre dossier se termine par un appel de Bartolomé Ferrando pour un développement de la conscience par les arts. En effet, en 2016, alors que nous en savons beaucoup plus sur la biologie du cerveau et contrôlons une vaste pharmacopée de molécules, nous ne saurions laisser aux suppléments électroniques le soin de préparer l'avènement d'une humanité augmentée ou d'une population électrohypnotisée. Quelle peut être l'efficacité symbolique d'un artiste d'aujourd'hui, dans ses stratégies d'élargissement de l'expérience humaine, lorsqu'il fait face à l'industrialisation d'implants corticaux, de réalités virtuelles et de techniques de neurofeedback ? Les œuvres d'art pourront-elles faire compétition aux nouveaux cocktails neurobiologiques ?

À l'issue de ce dossier très riche, il y a encore beaucoup à dire : comment l'art met en évidence les problèmes de cyberdépendance ; met en relief les formes d'addiction aux substances, mais aussi aux jeux vidéo, à l'usage compulsif du cellulaire, à la porno, sinon à la pléthore d'images. Nous pouvons dire, comme Nietzsche : « Hélas ! qui nous racontera l'histoire complète des narcotiques ! C'est presque toute l'histoire de la "civilisation" […]. » ◀